



# LES EXCLUS

D'après le roman de Elfriede Jelinek

**Mise en scène : Olivier Boudon**

Adaptation : Jean-Bastien Tinant

Avec Guillaume Alexandre, Luc Brumagne, Anne-Marie Loop, Eléna Pérez,  
Benoît Piret, Lise Wittamer

Scénographie : Olivier Wiame

Costumes : Marie Guillon Le Masne

Assistanat à la mise en scène : Léa Drouet

Un spectacle de la Schiede Compagnie en coproduction avec le Théâtre Varia. Avec le soutien de La Charge du Rhinocéros, du C.A.P.T. (Conseil de l'Aide aux Projets Théâtraux, Ministère de la Culture/ Communauté Française de Belgique), de Théâtre&Publics et de la COCOF.

**Création au Théâtre VARIA du 18 au 31 Mars 2010**

Notre héritage n'est précédé d'aucun testament. René Char

Le testament, qui dit à l'héritier ce qui sera légitimement sien, assigne un passé à l'avenir. Sans testament ou, pour élucider la métaphore, sans tradition — qui choisit et nomme, qui transmet et conserve, qui indique où les trésors se trouvent et quelle est leur valeur — il semble qu'aucune continuité dans le temps ne soit assignée et qu'il n'y ait, par conséquent, humainement parlant, ni passé ni futur, mais seulement le devenir éternel du monde et en lui le cycle biologique des êtres vivants. (...) La tragédie ne commença pas quand la libération du pays tout entier anéantit, presque automatiquement, les îlots cachés de liberté qui étaient condamnés de toute façon, mais quand il s'avéra qu'il n'y avait aucune conscience pour hériter et questionner, méditer et se souvenir. Le point central est que l' « achèvement » qu'assurément tout événement accompli doit avoir dans les consciences de ceux à qui il revient alors de raconter l'histoire et de transmettre son sens, leur échappa ; et sans cet achèvement de la pensée après l'acte, sans l'articulation accomplie par le souvenir, il ne restait tout simplement aucune histoire qui pût être racontée. (...)

Préface du recueil par Hannah Arendt : « *La brèche entre le passé et le futur* ». « *La crise de la culture* »

---

## NOTE D'INTENTION

---

### L'écriture

L'écriture de Jelinek est âpre, rugueuse, grinçante, mais elle a cela d'exceptionnel qu'elle vous prend et ne vous lâche plus jusqu'à la fin du livre. Le mélange des points de vue de narration, où elle passe du « je » au « il » dans la même phrase, les digressions successives, et l'apparent chaos qui émane de ce roman, sont autant de choses qui nous perdent et nous invitent à y revenir. La consistance du rapport qu'elle entretient avec le lecteur est d'une finesse absolue dans sa grande franchise. Et puis, outre les différentes relations qu'elle nourrit et dégrade avec chacun des personnages du roman, il y a son propre engagement face à cette histoire et tout ce qu'elle brosse avec elle qui me fascine. Cette ambiguïté rend son écriture percutante, destructrice, où chaque phrase en coupe une autre, chaque point de vue prend le dessus sur l'autre, chaque idée taille la précédente. Ce fourmillement et cette forme explosive m'ont tout de suite paru riches pour la scène, compatibles dans une transposition scénique.

### «Maintenant vous savez tout et pouvez donc disposer de moi.»

Il me semble qu'aujourd'hui, le sens de l'événementiel et du spectacle sont ceux qui structurent notre façon de communiquer. A en croire les journaux, qui titrent souvent de façon racoleuse, espérant ainsi attiser la convoitise des lecteurs, et qui donnent souvent des schémas très simple de cause à effet, pour que tout le monde puisse comprendre et se rassurer sur sa capacité à saisir les mécanismes qui nous entourent, ce qui n'est pas sans rappeler non plus le fonctionnement de certains politiques. On s'en tient souvent à l'aspect sensationnel des faits relatés. Dans « Les Exclus », c'est le jeu qu'elle pose avec cette tendance qui me paraît spectaculaire. Pourtant, ce roman est inspiré d'un fait divers. Pour l'auteur le fait-divers a une grande importance (et on pense à Camus) : « il est une soupape d'où s'échappe la vapeur brûlante de la violence sociale » (Entretien entre Jelinek et Y. Hoffmann, paru dans l'édition des « Exclus » Jacqueline Chambon. 1989). L'assassinat par un des protagonistes (Rainer) de toute sa famille nous est donné tout de suite par le quatrième de couverture. La dernière phrase du livre « vous pouvez disposez de moi » est tiré du véritable fait divers. Jelinek rajoute « Maintenant vous savez tout » avant cette dernière phrase, comme si on ne pouvait jamais tout savoir. Ironie, quand tu nous tiens... Entre le quatrième de couverture et cette dernière phrase, l'enquête sur ce massacre va toujours éviter de faire des liens de causalités entre des paroles, des actes et des comportements. Tout ce qui est dit dans ce roman ne cherche pas à expliquer, mais à nous donner les structures (personnelle, familiale, contextuelle, sociale et économique) qui font que cet acte ne *pouvait* que se passer comme ça. Il n'y a pas une raison, ce qui pourrait nous sécuriser car on pourrait l'expliquer et s'en protéger, mais elles sont multiples. Je trouve qu'il y a là quelque chose de très pertinent face à notre démarche actuelle de compréhension du monde. Notre tendance à vouloir maîtriser ce qui nous échappe est ici

mise à mal, et tant mieux, car pour comprendre ce qui se passe, il faut pouvoir aller voir ce qui se cache derrière nos belles vitrines reluisantes. Et parfois se garder de tout jugement moral trop hâtif.

### **Valeurs anciennes et valeurs de remplacements**

Cette génération d'adolescent n'adhère pas aux valeurs anciennes, sans avoir pour autant de valeurs de remplacement. Rainer et Anna ont une haine particulière pour leurs aînés qui aujourd'hui s'engraissent tranquillement. Ce qui pourrait se justifier, s'ils ne rêvaient pas, eux même, de s'affranchir du travail et de faire partie du miracle économique, qui passe, entre autre, par la possession de Sophie, qui a des parents très riches. Aujourd'hui, il me semble qu'une partie de la jeunesse ne se reconnaît pas dans les images véhiculées par nos aînés. A en croire le désintéressement à la politique, la rupture du langage crée par le parler des nouvelles générations, la dénonciation des engagements pris par nos pères face à certains conflits et au système de fonctionnement de nos sociétés occidentales. Pourtant la contradiction est bien là. Dès que l'occasion se présente, une grande partie de cette jeunesse se fait rattraper, ou récupérer par le système qu'elle dénonçait. Chez Rainer, la tentation d'accéder au sommet de la pyramide va de pair avec l'organisation des agressions et l'apologie de la violence gratuite. Symboliquement, le petit bourgeois veut tuer, soit son concurrent direct, soit par inadvertance, celui qui le domine, pour prendre sa place. La guerre économique qui sévit ici s'appuie sur ces mêmes principes.

### **Culture et Barbarie**

Pour s'élever de la masse, ces adolescents lisent Sartre, ou plutôt l'interprètent mal, ce qui me semble aussi être un vaste sujet d'actualité, quand on voit comment on s'empare de la Culture à des fins purement narcissique. L'enfer de la culture se retrouve dans cette capitalisation de références culturelles, dans le but de se placer socialement. Il n'est plus demandé de les comprendre, mais seulement d'en avoir beaucoup, et de le faire savoir. Et c'est justement celui qui l'étale le plus qui tue. On aurait tendance actuellement à stigmatiser la violence et la criminalité dans la frange la plus pauvre de la population, le reste se mettant à l'abri par l'éducation et l'instruction. Pourtant ce qui est clair ici, à travers le cas exemplaire de Rainer, c'est que culture et barbarie sont très proche, ce qui peut, entre autre, nous faire relativiser sur notre capacité à moraliser le reste du monde. Il y a du Hamlet chez ce garçon. Avec Hamlet on entrait dans la période de l'homme moderne, de celui qui a la conscience de la complexité des actions. Cette conscience, que semble avoir Rainer, le maintient dans la non action et nous renvoie à notre grande faculté à tout pouvoir analyser et comprendre sans pour autant agir. Les injustices sociales, aujourd'hui, naviguent dans ce paradoxe. Nous les analysons très bien, mais rien n'est fait. Lire une bibliothèque nous empêche-t-il de pouvoir être des barbares? De plus, l'émancipation, qui est le but de cette soif de se cultiver, est finalement mise à mal. Seule Sophie, qui a les moyens, pourra s'émanciper. Rainer y parviendra également, d'une certaine manière, par l'assassinat de sa famille, et du poids qu'elle porte avec elle. Question de fatalité?

---

## NOTE DRAMATURGIQUE

---

« LES EXCLUS » est un roman de jeunesse, de la prix Nobel de littérature, Elfriede Jelinek. *Les exclus* raconte un drame sur la vie d'un adolescent passionné de littérature, et plus précisément « la nausée » de Jean-Paul Sartre et « l'étranger » d'Albert Camus. C'est à la fin des années 50, à Vienne. L'écrivaine autrichienne nous livre, par là, un roman décapant sur sa terre natale, dont elle a reçu la langue. Par delà la traduction et l'adaptation, les six comédiens nous racontent l'histoire, et nous emmènent dans la tête de cet étrange adolescent, au destin singulier. « La description de la saleté serait-elle pour Rainer plus importante que la saleté proprement dite ? Stupide »

<b>Elfriede Jelinek</b>
-------------------------

**« Encore une remarque, à la marge, là où nous vivons, nous autres les dociles, dans le compagnonnage domestique et forcé d'être plus dociles encore (espérons-le !) : attendez, c'est écrit quoi ? PLUS D'AUTRES CHIENS ? Non, PLUS D'AUTRICHIENS. »**  
E.J., Enfants des Morts.

Elfriede Jelinek est autrichienne. Elle hait son pays.

Elfriede Jelinek a écrit des romans, des pièces de théâtre, des morceaux théoriques.

Elle considère que le monde est une histoire de pouvoir et de relations. Elle considère que le capitalisme en est une forme d'organisation et qu'il installe un peu mieux et à une plus grande échelle des rapports sadomasochistes, dans les pensées, dans les mots, et dans les actes. La question se pose : Comment échapper à cette nasse de rapports sadomasochistes ?

Comme elle n'est pas très optimiste, elle considère qu'il reste un pouvoir à l'expression, celui de ne rien rajouter et de ne rien retrancher à ces états de faits.

C'est par le langage qu'Elfriede Jelinek se donne des armes, et nous en donne. Attention !! Matière explosive !!

Pour tout cela, et pour ce langage, cette langue nouvelle qu'a élaboré Elfriede Jelinek, on lui a attribué le prix Nobel de littérature en 2004.

## LES EXCLUS un roman d'Elfriede Jelinek

**« Physiquement ils ne se développent que lentement, péniblement. Mais le sens de la hauteur est resté. Dans leurs têtes s'est noué quelque chose qui donnera plus tard une explosion de lumière orangée. »** E.J., Les Exclus.

« Les exclus », c'est un roman de jeunesse. C'est une histoire et c'est une langue en train de naître. Inspiré d'un fait divers réel, le roman raconte l'histoire de Rainer et de sa sœur jumelle, adolescents viennois, à la fin des années cinquante et semble-t-il, passionnés de littérature. Rainer la cite mal, en abondance, essentiellement des intellectuels à la mode, les français Jean-Paul Sartre et Albert Camus.

Toute une interprétation délirante de l'esprit français depuis la révolution se déroule devant nous. Sade, Bataille, Sartre, Camus. Sade dit qu'il faut commettre des crimes, Bataille est resté toute sa vie le cul sur une chaise à la bibliothèque nationale. Sartre a la nausée. Et la vie finit comme un armistice mélancolique, dit Camus. La loi, le corps mortel, le projet et l'engagement.

La culture, et puis la pensée, dans un mélange de pulsions et de désirs, provoquent l'isolement fatal pour Rainer et l'élimination définitive de la matrice. Issus de corps qui n'existent pas, qui ne devraient pas exister, mais qui existent pourtant, il tient tout entier à cette épaisse couche d'êtres humains. Il veut passer à l'existence individuelle.

A peine né une première fois des décombres de la guerre, dans un pays qui participa pleinement à l'élaboration de l'idéologie nazie, puis en adopta les pratiques fascistes, l'adolescent se retrouve à l'orée de la grande société mondiale de la consommation. Mass-média et libération sexuelle. Le rapport à la culture devient un viatique délirant et un adjuvant inattendu pour des agressions crapuleuses, menées en compagnie d'un ouvrier, « rencontré en boîte », et d'une vipère grande bourgeoise, qui, elle, peut quasi tout se permettre, dont des expériences vraiment limites. Rejouant comme une farce grotesque la vie des papas et des mamans, de ces corps entassés qui existent pourtant. Rainer, le cerveau de la bande, finira par assassiner toute sa famille. Il sauve sa position personnelle dans un déchaînement bref et décisif.

## LES EXCLUS au théâtre. Proposition

*« Je me suis toujours intéressée aux faits divers, aux histoires policières, et en fait tous mes textes sont des histoires policières, ce sont en quelque sorte des soupapes par lesquelles s'échappe la valeur brûlante de la brutalité, de la cruauté sociale. »* E.J., entretien avec Y. Hoffmann, 1989.

Une autre solution aurait-elle été possible ? La question elle-même est disqualifiée. Comme la recherche des causes réelles. En prenant au mot l'irruption de la fatalité que représente le fait divers, Elfriede Jelinek joue sur la recherche des causes que celui-ci provoque. Mais ici, tout est la cause, et « au fond » rien ne l'est si ce n'est le fait, pour les

jumeaux, d'exister. L'arbitraire rejoint la nécessité. A peine « exclus » du ventre de leur mère, le sort des jumeaux était déjà noué. Naissant dans une société basée sur le crime, l'aliénation, l'humiliation et le non-dit, ils deviennent incapables d'accéder à un langage qui leur soit propre et par là, ne peuvent privilégier que des affirmations maladroitement, où la santé ne se relèvera bientôt plus des horreurs du jour et de la nuit. Le petit bourgeois, de par sa position, est acculé au meurtre.

C'est qu'il est mal entouré, Rainer. A côté une jumelle, aussi méchante mais plus maligne, plus courageuse. Devant lui, la belle blonde, un rêve, elle est riche. Derrière l'épaule, on rêve aussi d'un fidèle compagnon, un gars fort, qui n'a pas peur de la fight, mais plus pauvre, et surtout, pauvre d'esprit. Pas de chance. La jumelle se fait le fort, qui se fait la blonde, puis se retapera la jumelle, pendant que papa frappe et humilie maman. Jouant de l'ironie, le récit forme la trame d'événements qui mènent aux crimes incestueux. Posant la question de l'héritage barbare dont ils sont les récepteurs, les personnages n'ont d'autres ligne de fuite que celle tracée par le pressentiment d'un avenir tout aussi barbare, mais doublement, comme une horrible farce. Rainer tente de s'en sortir en passant au meurtre. Il a par là sauver sa position narcissique. Elfriede Jelinek nous décrit là un cas exemplaire.

**« J'ai quitté le chemin. Je n'ai jamais fait que répéter. On dit beaucoup de choses de moi, mais presque tout est faux. J'ai seulement répété, et j'affirme maintenant que c'est ça, ma parole. Comme j'ai dit – trop dit! On n'a pas dit tant de choses depuis longtemps. On n'arrive plus du tout à écouter bien qu'il faille écouter pour pouvoir quelque chose. »** E.J, conférence Nobel, 7 décembre 2004.

Tout a déjà été dit. On ne fait que répéter. C'est une farce dont il nous faut tirer les fables. Elle construit alors cette histoire en jouant sur des « collisions linguistiques », et l'utilisation de blocs d'énoncés communs. Les personnages usent de « langages d'emprunt », déjà formés et prémâchés. C'est sur le fil de ces confrontations que le récit prend forme. On retrouve un langage de la culture, un langage pornographique, un langage de la nature, un langage fasciste, un langage populaire de droite, et un langage populaire de gauche, mais aussi un langage enfantin, les prémisses d'un langage de la consommation.

Si l'ironie joue sur les causes possibles du crime, tout en affirmant le fait qu'aucune d'elles ne peut en épuiser la réalité, c'est bien l'humour qui ressort de ces mots d'emprunts, lâchés arbitrairement dans une situation qui se voudrait « au fond » arbitraire. Tout ce que dit chaque personnage a déjà été dit des milliers de fois par tout le monde. Que Rainer au bout du compte en vient au crime après avoir relu un récit de jeunesse de Camus, nul n'en peut douter. C'est une conséquence sans autre cause que celle d'avoir été. C'est ridicule, c'est sans commune mesure, entre les mots et les actes, entre la possibilités des uns, et le couperet des autres. C'est « les exclus ».

Pour ne pas perdre le fil de l'histoire, nous nous sommes concentrés sur les énoncés de l'adolescent meurtrier. Et nous sommes partis à la recherche de l'épaisse couche d'êtres humains. Rainer lit beaucoup, et interprètent mal. Dans les creux de ses citations savantes, que personne ne comprend, pas même lui, s'immiscent d'autres langages, et tous les résidus actifs du langage fasciste de la génération aînée. Cette génération qui parodie la liberté censée guider la consolidation du « je » précaire, mais ici, tout s'enroule mal. Dans les situations issues de leurs collisions, les langues mènent les consciences par le bout du nez, forçant les passages à l'acte.

Le passage sur le plateau de théâtre joue sur un autre ensemble de référence. La virtualité littéraire est rabattue dans le corps des acteurs, dans leur capacité respiratoire. Il y a comme un lien que nous ramène à l'idée du cloaque, dans ces plis du réel où se jouent toutes les relations avec le dehors, où les êtres ne sont que des médiateurs de forces qui les dépassent sans autre substance que ces paroles d'emprunt. Nous nous retrouvons, d'une certaine manière, dans une sorte de huis-clos. Qui peut en sortir ? Qui, éternellement, se

retrouve à jouer cette farce grotesque ? Qui réclame ? Qui veut convaincre de quelque bien-fondé ? Qui prend la parole, et sa centralité ? Qui la perd et qui la reprend ? Qui est conduit par les mots qu'il prononce ? Les veut durs comme de la pierre, efficace par magie. Les collisions linguistiques deviennent ici des batailles entre « verdicts » énoncés tour à tour par des « personnes » sur le plateau. Le spectateur est pris à témoin, mais il est aussi l'objet d'un enjeu de séduction, à moins de n'être que le spectateur d'un mélodrame un peu comique. Il devient le partenaire de jeu, le partenaire du sens. Le seul qui détienne les clés de l'unité de temps et d'action. Au bout du compte, un seul survit sur la scène : Rainer conclut « maintenant, vous savez tout et pouvez donc disposer de moi. »

**« En effet, il n'y a pas de morale. D'ailleurs la phrase - vous pouvez disposer de moi - est tout-à-fait authentique, elle a été prononcée par Rainer au moment de son arrestation [...]. Par ironie j'ai ajouté – maintenant vous savez tout – comme si on pouvait jamais tout savoir. Le cas est exemplaire par que les choses ne pouvaient que se dérouler ainsi. »** E.J., entretien avec Y. Hoffmann, 1989.

### Les mots et puis le reste, telle est la question.

S'ouvrant par une déclaration de culpabilité, l'écart entre les mots et la réalité deviennent ici le ressort d'un récit raconté, selon différents points de vue, par des acteurs qui ne sont pas tout-à-fait des narrateurs, ni tout-à-fait des personnages. Ils jouent sur les convictions. Parodie de l'aveu, mais aussi parodie de l'accusation, cette langue réclame une disponibilité réjouissante.

En effet, la conscience ne nous aide pas beaucoup. Pauvre est l'homme qui croit pouvoir affronter les tourments du monde avec les seules ressources de son intériorité.

### Questions

**« Nous les enfants de l'après-guerre, nous sommes obligés de reconstituer le fait que les crimes des nazis, comme le dit Bachmann, n'ont pas surgi du néant et ne se sont pas perdus dans le néant, ces crimes n'ont pas pu simplement disparaître, après 45 ».** E.J. À propos des exclus.

Quelle est cette histoire dont Rainer fait la répétition, pour en faire la parodie, et tenter de se sauver ? Quelles histoires font des criminels ? Par où et comment passe le virus crime ? Qu'est-ce qui passe par les corps ?

Il fallait essayer de répondre à ces questions, au déjà de la singularité autrichienne, le bel écrin des alpes, cette île des bienheureux se voulant à l'écart des tensions de la vie du monde moderne, à l'abri derrière ses montagnes, ses géraniums, ses crimes. Sur quel ressort et avec la mémoire de quoi nous avons pu nous appuyer, pour avancer ? Quel est ce fond des expériences où tuer peut devenir la règle ?

Passer au tamis de l'adaptation, re-territorialisé à Bruxelles en 2010, que reste-t-il des « exclus » ?

Dans un texte de 1933, Walter Benjamin lance une piste dans la description de cette expérience barrée, qui foudroie les individus parce qu'ils héritent sans testament, noyés dans un océan de messages, où les morts sont sommés, désormais, de se taire et la culture impuissante.



**« Où tout cela est-il passé ? Trouve-t-on encore des gens capables de raconter une histoire ? Où les mourants prononcent-ils encore des paroles impérissables, qui se transmettent de génération en génération comme un anneau ancestral ? Qui, aujourd'hui, sait dénicher le proverbe qui va le tirer d'embarras ? Qui chercherait à clouer le bec à la jeunesse en invoquant son expérience ? »** Walter Benjamin, *Expérience et pauvreté*, 1933.